

SIC et ethnométhodologie: Réconcilier une approche des pratiques avec une analyse des formes du pouvoir

LAURENCE MONNOYER-SMITH

JULIEN TALPIN

Université de Technologie de Compiègne

Résumé : *A partir d'une approche communicationnelle des dispositifs de médiation dont la matérialité technique incorpore à la fois des pratiques, des normes, et des conceptions mêmes de la relation de médiation, cet article articule une approche « microsociologique » de l'ethnométhodologie et une compréhension des phénomènes de domination dans lesquelles les pratiques sociales se déploient. Selon une approche du pouvoir comme propriété relationnelle, et non essence, est mis évidence la manière par laquelle les ethnométhodes (pratiques, procédures et méthodes d'action) des individus se confrontent, et parfois résistent, aux relations de domination incorporées dans tout dispositif de médiation.*

Mots clés : *Indexicalité, médiations techniques, pouvoir*

Abstract : *Starting from a communicational approach of the mediation devices whose technical materiality integrates practices, standards and a reflexive design of the mediation relation, this article build an articulation between a « microsociological » approach of ethnomethodology and a consideration of phenomena of domination within which social practices take place. Considering power as relational, opposed to essential, the way in which individual's ethnomethods (practices, proceedings and methods of action) confront, and sometime resist, dominating relations integrated in every mediation device, is revealed.*

Keywords : *Indexicality, technical mediations, power*

Le point de départ de l'approche ethnométhodologique est la critique adressée par Garfinkel à la sociologie durkheimienne, et plus largement à un des principes fondateurs de la sociologie en tant que science : l'existence de faits sociaux objectifs et extérieurs aux individus, qu'il faut étudier comme des choses dotées de lois propres et de propriétés permanentes. Garfinkel considère que cette tradition positiviste assigne un rôle essentiellement passif aux individus. La sociologie ne pourrait rendre compte des actions individuelles qu'à partir d'un ensemble de normes et de valeurs intériorisées. Garfinkel renverse cette perspective, qui fait de l'acteur un

automate reproduisant la structure sociale, en affirmant que les faits sociaux sont l'aboutissement de processus et que la structure sociale ne doit pas être considérée comme donnée, mais comme le fruit de l'activité pratique des individus. Il considère ainsi les faits sociaux comme des accomplissements pratiques et quotidiens, et non comme des choses. Adopter une perspective ethnométhodologique c'est ainsi laisser la question de la structure sociale de côté, sans nier ou affirmer son existence, pour se concentrer sur les pratiques, les méthodes indigènes des membres, c'est à dire les *ethnométhodes* [cf. Garfinkel, 1967].

Ce renversement constructiviste a des conséquences en termes de théorie de l'action. L'ethnométhodologie cherche à dépasser le débat holisme/individualisme méthodologique en rejetant d'une part le modèle de l'acteur rationnel et d'autre part en affirmant que la permanence de la structure sociale est le fruit de la réalisation pratique des membres de la société et de leur interprétation de la structure. Les tenants de l'ethnométhodologie interrogent ainsi la sociologie classique, lui demandant où se trouve la structure qu'elle ne cesse d'invoquer, et comment il est possible de l'observer [à ce sujet, voir Hilbert, 1990]. Il y a ainsi un va et vient perpétuel, une dialectique entre les procédés interprétatifs que les acteurs utilisent pour se repérer et donner un sens à la structure sociale et les processus d'élaboration de cette structure qui trouvent leur origine dans les accomplissements pratiques des individus. Un des grands principes, issu de la linguistique, sur lequel repose l'ethnométhodologie est ainsi l'*indexicalité* des actions. Une interaction ne peut être comprise que quand elle est indexée ou rapportée à la situation locale qui l'a produite. Pour Garfinkel, le sens de toute chose doit être attaché à son contexte¹. Toutes les formes symboliques, verbales ou gestuelles sont régies par l'*indexicalité*, ce qui implique que le sens est toujours produit localement, puisqu'aucune situation n'est reproductible strictement à l'identique.

Tout l'enjeu ici sera ainsi de comprendre comment une approche ethnométhodologique peut s'avérer féconde pour analyser les processus de médiation dans les sociétés contemporaines. Si l'approche ethnométhodologique mérite d'être en partie amendée afin de mieux prendre en compte les relations de pouvoir et la cristallisation des pratiques des acteurs dans des dispositifs, elle pourrait s'avérer extrêmement utile pour comprendre comment fonctionnent les dispositifs de médiation contemporains. Après avoir offert une analyse critique de la tradition ethnométhodologique, nous montrerons comment elle peut être mobilisée pour construire une approche non-dualiste des usages de la technique, et montrer qu'il ne peut y avoir d'externalité de la technique aux pratiques : les deux se configurant mutuellement dans le temps. Nous soulignons enfin à quel point l'observation des *ethnométhodes* devient essentielle pour comprendre comment les individus, en interagissant concrètement au cœur des dispositifs, actualisent les contenus sémiotiques et normatifs qui y sont inscrits.

¹ Garfinkel évoque ainsi les « *expressions dont le sens ne peut être décidé par un auditeur sans que nécessairement il sache ou présume quelque chose sur la biographie et les objectifs de l'utilisateur de l'expression, des circonstances de l'énoncé, du cours antérieur de la conversation ou de la relation particulière de l'interaction actuelle ou potentielle qui existe entre le locuteur et l'auditeur* » [Garfinkel, 2007 (1967), p. 4].

***Indexicalité* et prise en considération des relations de pouvoir**

C'est sur la question de l'*indexicalité* des situations et des significations que va se concentrer une grande partie des critiques de l'approche ethnométhodologique. Une critique qui lui est régulièrement apportée est ainsi qu'elle ne permettrait, au mieux, que de décrire les phénomènes sociaux, se réduisant comme le dit Bourdieu à « *un compte-rendu des compte-rendus* » [1980, p. 45]. L'ethnométhodologie serait une démarche subjectiviste qui se contenterait de rapporter les « représentations du monde » formulées par les individus. Assez rapidement en effet, l'ethnométhodologie s'est attirée les foudres de bon nombre de sociologues, à l'image de Lewis Coser, alors président de l'Association Américaine de Sociologie et qui, dans son discours inaugural de 1975, attaqua vivement l'ethnométhodologie: « *Ignorant les facteurs institutionnels en général, et la centralité du pouvoir dans l'interaction sociale en particulier, elle se restreint à la description des façons par lesquelles les acteurs individuels et les étudiants rendent compte de leurs actions* » [Coser, 1975, p. 696]².

De la même façon, Bourdieu reproche à l'ethnométhodologie d'oublier les conditions (sociales) de possibilité d'expériences vécues comme allant de soi par les acteurs, conditions de possibilité qu'il analyse comme étant le fruit de la « *coïncidence des structures objectives et de structures incorporées qui procure l'illusion de la compréhension immédiate.* » [Bourdieu, *ibid.*]. Le problème de l'ethnométhodologie serait ainsi qu'elle s'avère incapable d'expliquer pourquoi telle situation survient plutôt que telle autre. Si toute situation ne peut être comprise que rapportée à son contexte local de production, comment expliquer qu'elle se soit déroulée de la façon dont on l'a observée ? Peut-on expliquer une séquence interactionnelle uniquement par des facteurs situationnels ? Une des limites de l'approche ethnométhodologique serait au mieux de rapporter la généalogie des situations au seul hasard du contexte, et au pire de s'avérer incapable de toute explication [Gleeson et Erber, 1976]. Les événements historiques ne seraient dès lors que des accidents, entièrement contingents. D'où la critique d'une démarche purement descriptive, centrée sur les détails de la vie sociale, et incapable de monter en généralité par peur de rompre avec le sens commun des acteurs et la signification qu'ils attribuent effectivement aux situations dans lesquelles ils se trouvent engagés.

L'ethnométhodologie n'ignore pourtant pas entièrement la question de la structure sociale. Celle-ci est seulement vue comme un accomplissement pratique des acteurs, et donc comme une construction socialement seconde. Son approche résolument constructiviste permet de démystifier la réalité : en la voyant comme un accomplissement pratique on montre que le monde social ne doit pas être réifié (notamment par les sociologues) et dépend des interactions entre acteurs. Il est pourtant vrai que la plupart des travaux d'inspiration ethnométhodologique se contentent d'une description des opérations pratiques des acteurs, sans que se dégage de structure plus ou moins stable³. Mais si le monde social est un accomplissement pratique, n'y

² Pour une critique assez proche, voir John Goldthorpe [1973].

³ Pour une critique de l'ethnométhodologie de la science de Michael Lynch par Bruno Latour, voir par exemple Latour [1986]. Latour avance ainsi que cette approche, décrivant les activités de scientifiques dans un laboratoire, ne s'intéresse pas à la nature, au statut et à la façon dont est produite la science, et ne constitue donc pas une sociologie de la science, mais de « *gens en train de travailler* ». Il s'attaque notamment à Lynch [1985] ;

a-t-il pour autant aucune continuité ? Comment les acteurs feraient-ils pour se comprendre, si le monde, ou le langage et la communication, devaient être réinventés à chaque interaction ? Il y a évidemment de la continuité et de l'ordre, mais d'où ceux-ci viennent-ils ? Il nous semble qu'il faut se pencher sur le concept clé d'*indexicalité* pour répondre à cette question.

Le principe d'*indexicalité* doit d'une certaine façon être élargi. Si le sens d'une expression ou d'une action ne peut être compris qu'en les replaçant dans leur contexte de production, celui-ci ne se réduit pas à une simple situation contingente. Le contexte est lui-même le fruit d'interactions antérieures, plus ou moins sédimentées, organisées en dispositifs plus ou moins pérennes, voir institutionnalisés. Il est ainsi possible de maintenir l'attention à l'*indexicalité* des significations et la volonté de prendre au sérieux les comptes rendus (« *accounts* »), interprétations ou « justifications » des acteurs sur leurs propres pratiques, tout en reliant celles-ci à certaines données structurelles qui font que certains acteurs disposent de davantage de compétences pratiques que d'autres, utilisent certaines manières de faire particulières pour s'ajuster et éventuellement résister aux relations de domination auxquelles ils se trouvent confrontés.

Si on ne veut pas plaquer sur les pratiques un langage et une interprétation sociologique qui ne fait pas sens pour les acteurs, il convient dans un premier temps d'étudier en détail, par l'observation ethnographique, les pratiques – éventuellement de résistance à la domination, ou de création d'un ordre de sens dans des situations précaires – des acteurs et les récits qu'ils en font, en mettant de côté les catégories sociologiques et le jugement critique. La nature des *ethnométhodes* n'est pas déduite d'un schéma théorique préconstruit, mais doit être découverte par l'inspection empirique et l'observation.

Pendant, il convient dans un second temps d'offrir une interprétation sociologique de ces pratiques. En rupture avec les préceptes de l'ethnométhodologie, il s'agit donc de construire des interprétations de second ordre, ce qui permet d'offrir une explication des séquences interactionnelles et des pratiques observées.

Comment opérer d'un point de vue méthodologique ? Il ne s'agit pas de réintroduire des catégories structurelles théoriques, mais d'approfondir l'analyse empirique, en ayant recours à l'histoire, aux pratiques passées et à l'analyse des dispositifs interactionnels existants dans lesquels se configurent les pratiques observées. Un point souvent négligé de l'approche de l'*indexicalité* de Garfinkel est que la compréhension d'une interaction dépend non seulement « *des circonstances de l'énoncé, du cours antérieur de la conversation ou de la relation particulière de l'interaction actuelle ou potentielle qui existe entre le locuteur et l'auditeur* » [Garfinkel, 1967, p. 4], mais également de la « *biographie* » des acteurs, qui donne sens à leurs expressions et leurs actions. Si l'ethnométhodologie s'est principalement concentrée, et notamment l'analyse conversationnelle, sur les circonstances situationnelles des interactions, elle a beaucoup moins prêté attention au second aspect – certainement pour s'affirmer d'un point de vue épistémologique dans le champ de la sociologie – de la trajectoire biographique des acteurs. S'intéresser à la biographie des individus permet ainsi d'éviter de réintroduire des concepts et des interprétations macrosociologiques qui ne font pas sens pour les acteurs. Il s'agit simplement de retracer

Lynch, Livingston & Garfinkel [1983]. Pour une critique plus globale de l'ethnométhodologie comme sociologie descriptive, voir Paul Atkinson [1988].

leur passé – par la méthode de l’entretien et du récit de vie en particulier – ce qui permet de comprendre pourquoi tel individu a pu se trouver engagé dans la situation observée, pourquoi il a mobilisé tel type d’arguments plutôt que tel autre, etc. Le recours à la biographie permet de retracer l’expérience passée des acteurs, qui n’est pas la même pour tous, selon leur milieu social, leur pays et époque d’origine. C’est à ce moment que des données plus structurelles, en fonction de la façon dont elles modèlent l’expérience des acteurs, peuvent être réintroduites.

Il ne s’agit donc pas d’offrir une interprétation surplombante mais, en reprenant les préceptes d’Alfred Schütz que n’aurait certainement pas renié Garfinkel, de chercher à reconstituer le « *stock de connaissances* » des acteurs, c’est à dire l’ensemble de leurs expériences présentes et passées, mémorisées, stockées cognitivement, ou incorporées dans des dispositifs sociotechniques, qui fournit aux acteurs leur *sens commun*, leurs compétences et savoirs propres [Schütz & Luckmann, 1973]. S’intéresser au *sens commun* des acteurs, dans le sens de Schütz, c’est prendre en compte l’ensemble de leurs expériences sociales, et il semble qu’il faille aller au-delà du *hic et nunc* de l’observation immédiate pour expliquer – par le récit qu’en font les acteurs – pourquoi ils ont recours à telle *ethnométhode* plutôt que telle autre. L’explication – éventuellement critique – ne suppose donc pas nécessairement de s’éloigner des « comptes rendus » des acteurs, mais simplement de recueillir ceux-ci au-delà du simple moment présent. En recueillant ces données sur le passé des acteurs, on peut ainsi comprendre pourquoi ils agissent de la façon dont ils agissent. Un élément souvent négligé par l’ethnométhodologie est que les accomplissements pratiques – les interactions – laissent des traces et affectent les acteurs de façon différenciée. La structure sociale, tout en demeurant un accomplissement pratique, est ainsi réintroduite et réinterprétée via les acteurs et leur trajectoire spécifique. Il nous semble qu’ainsi amendée, l’approche ethnométhodologique peut s’avérer utile pour appréhender comment les *ethnométhodes* des individus se confrontent aux relations de domination qui circulent dans les dispositifs de médiation.

Une lecture ethnométhodologique des dispositifs de médiation en SIC

L’analyse des dispositifs de médiation telle que nous l’envisageons veut prendre en considération cette lecture des travaux de l’ethnométhodologie parce qu’elle nous paraît correspondre à la nature même de notre travail scientifique en tant que chercheurs en sciences de l’information et de la communication (SIC). L’approche épistémologique que nous développons [Monnoyer-Smith, 2008] considère en effet l’épaisseur des dispositifs de médiation comme la cristallisation à un instant donné d’un ensemble de pratiques et de techniques dans un contexte socio-économico-politique historiquement situé. Ainsi, la structure sémiotique de la médiation, sa dimension normative mais également le tissu relationnel (c’est-à-dire également les rapports de domination) qu’elle configure y sont *pliés*⁴. Or, la focalisation de notre regard disciplinaire sur une relation de médiation nous incite à saisir comment se construit une interaction située dans un cadre communicationnel cadré par un dispositif sociotechnique toujours socialement construit. Il apparaît alors que c’est bien grâce à son *point de vue* spécifique sur l’objet technique et les

⁴ Dans le sens très précis que donne Deleuze à ce terme [1986 ; 1988].

pratiques sociales dans lequel il s'inscrit que notre discipline peut, sans doute plus que d'autres disciplines des sciences humaines et sociales, être sensibilisée à la question de l'articulation de son regard avec celui d'autres approches. En portant une attention particulière à l'objet technique au sein des dispositifs de communication, on peut dès lors mesurer ce qui s'y trouve *plié* : pratiques, savoirs, organisations, machines, pouvoir, etc. L'intérêt alors d'une approche disciplinaire SIC des médiations réside dans la détermination de son point de vue qui rend intelligible l'intrication des relations qu'entretiennent entre eux tous les acteurs (objets compris) d'une pratique communicationnelle.

Certains chercheurs, à l'instar de Jean Davallon ou Joëlle Le Marec s'inscrivent dans cette démarche en insistant sur la situation particulière des SIC dont l'objet de recherche se construit dans une relation spécifique à l'objet technique. Selon Jean Davallon en effet, parce que les SIC développent une « *attache (au double sens d'attachement et de fixation) de la pratique scientifique à la dimension technique des objets* » [Davallon, 2004, p. 31], elles construisent leur objet de recherche sur la complexité et l'hétérogénéité intrinsèque des objets sociotechniques autour et au travers desquelles se constituent les pratiques sociales analysées. Les Sciences de l'Information et de la Communication ont donc à faire « à des complexes et non à des objets unitaires » [*ibid.*, p. 34]. C'est cela qu'ont particulièrement bien mis en évidence J. Davallon, ainsi que J. Le Marec à travers la notion de *composite* [Le Marec, 2002 ; Le Marec & Babou, 2003]. Dans cette perspective, l'originalité des SIC réside dans leur aptitude à tisser des liens dans la complexité et l'hétérogénéité des technologies et des pratiques sociales afin de fournir un cadre d'analyse aux rapports de médiation qui structurent cette complexité. A cet égard, l'apport des SIC semble déterminant par rapport aux autres champs du savoir : elles autorisent une pensée de l'épaisseur technique par la mise en perspective des structures normatives qui les façonnent et sont façonnées par elle.

Cette posture emporte un certain nombre de conséquences théoriques et méthodologiques. Nous en indiquons ici trois qui touchent directement aux enjeux propres à une approche ethnométhodologique⁵.

Tout d'abord, il existe dans ce cadre une intrication complexe entre le support technique de la médiation et les pratiques sociales qui se configurent à travers la relation de médiation. Autrement dit, nous posons l'impossibilité d'une appréhension séparée des deux dimensions sociales et techniques de la relation, même pour les besoins d'une analyse. Il ne peut y avoir d'externalité de la technique aux pratiques : les deux se configurent mutuellement dans le temps. Parce que tout dispositif technique est déjà porteur d'une configuration socio-politique contextualisée, il structure toute inscription sémiotique des acteurs et revêt une charge normative et symbolique. En ce sens, les dispositifs sociotechniques incarnent tout un ensemble de pratiques et de significations sédimentées qui orientent la pratique des acteurs, ce qui explique que les situations soient « *taken for granted* » [Garfinkel, 1967]. C'est le cas par exemple d'un dispositif de vote, ou d'un dispositif d'apprentissage à distance. Dès lors, une analyse de la relation de médiation nécessite de déplier tout ce qu'il y a de socialement inscrit dans le dispositif technique et de comprendre comment les pratiques sociales négocient avec ces dispositifs en fonction de leur propre

⁵ Pour des considérations plus épistémologiques sur les SIC, voir Monnoyer-Smith [2008].

lecture techno-sémiotique. Ce dépliage n'est rien d'autre que la prise en compte de l'histoire, du passé, des pratiques sédimentées que nous avons évoquées précédemment.

Ensuite, certaines relations de médiation se trouvent naturalisées dans le temps (c'est le cas des dispositifs de vote par exemple [Monnoyer-Smith, 2007]) par des pratiques intenses et régulières de telle sorte que leur processus de construction, les éventuelles discussions et querelles d'ordre technique ou normatif se soient progressivement effacés de la mémoire des acteurs. Il est dans ce cas fréquent de constater combien les acteurs peuvent être amenés à confondre plusieurs dimensions de la médiation ; par exemple en aplatissant une préférence axiologique sur une pratique sociale. La réduction de l'idée de démocratie à celle de nos pratiques de vote en est un exemple intéressant : la mémoire collective a oublié ainsi le long cheminement qui a conduit la République Française à s'organiser autour de l'urne dans un rituel bien rodé [Déloye & Ihl, 2008]. L'effet de dénaturalisation produit par l'apparition d'une technologie nouvelle vient alors opportunément souligner combien la médiation est un construit sociotechnique cristallisant un ensemble de valeurs autour duquel une communauté peut éventuellement se reconnaître pendant un temps.

Enfin, par essence, toute relation de médiation configure une organisation sociale du pouvoir et structure une relation de domination qui s'inscrit au plus profond du dispositif socio-technique. En ce sens, nous faisons nôtre la définition du pouvoir tel que l'appréhende Michel Foucault [2001], dans le cadre d'un paradigme relationnel tels que le reprennent Crozier et Friedberg [2004, p. 65] :

« Quel que soit son « *type* », c'est-à-dire ses sources, sa légitimation, ses objectifs ou ses méthodes d'exercice, le pouvoir – au niveau le plus général – implique toujours la possibilité pour certains individus ou groupes d'agir sur d'autres individus ou groupes. Pour vague qu'elle soit, une telle formulation a l'avantage de ne pas préjuger d'une théorie sur l'essence du pouvoir, de s'appliquer également à toute forme de pouvoir et surtout de diriger l'attention sur ce qui constitue à nos yeux l'essentiel : le caractère relationnel du pouvoir. En effet, agir sur autrui, c'est entrer en relation avec lui ; et c'est dans cette relation que se développe le pouvoir d'une personne A sur une personne B. *Le pouvoir est donc une relation, et non pas un attribut des acteurs* ». ⁶

Cette approche *relationnelle* du pouvoir s'appuie sur un ensemble de dispositifs qui matérialisent les relations, ainsi que l'a très bien montré Foucault, à travers des agencements et des formes institutionnelles variées qui cristallisent une répartition des attributs du pouvoir, qui peuvent être interprétées comme des *ressources du pouvoir*⁷. Parce que la médiation s'inscrit dans une organisation technique, elle participe de la création de relations de pouvoir qui structurent toute pratique sociale dans le cadre de la médiation. On comprend dès lors que tout changement technique, ou toute évolution des pratiques et des usages dans le cadre de la médiation vient irriter les liens et relations de pouvoir préalablement définis, voire naturalisés dans le temps.

⁶ Souligné par les auteurs.

⁷ La force, la richesse, la popularité, le prestige, la légitimité, l'information, la connaissance [Bobbio, 2002, chapitre VII].

C'est ce que met en évidence Pascal Robert [2005] lorsqu'il montre combien le déploiement des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans des domaines très variés participe à la reconfiguration de zones de pouvoir et à la redéfinition de concepts-clés dans nos sociétés (par exemple, la notion de frontière).

On comprend dès lors ce qu'une approche ethnométhodologique telle que nous l'avons envisagée notamment dans la première partie de ce texte, peut apporter à l'analyse des pratiques sociales dans sa spécificité communicationnelle. L'observation des *ethnométhodes* (les pratiques, les procédures et les méthodes d'action) devient essentielle pour comprendre comment les individus, en interagissant concrètement au cœur des dispositifs, actualisent les contenus sémiotiques et normatifs qui y sont inscrits. C'est à travers ces *ethnométhodes* seulement que l'on peut parvenir à dénaturer des pratiques sociales plus ou moins institutionnalisées.

Bibliographie

- ATKINSON Paul, [1988], « Ethnomethodology: A critical review », *Annual Review of Sociology*, vol. 14, p. 441-465.
- BOBBIO Norberto, [2002], *L'Etat et la démocratie internationale : de l'histoire des idées à la science politique*, Paris, Editions Complexe, coll. « Etudes européennes ».
- BOURDIEU Pierre, [1980], *Le sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit.
- COSER Lewis, [1975], « Presidential Address: Two Methods in Search of a Substance », *American Sociological Review*, vol. 40, n°6, pp. 691-700.
- CROZIER Michel & FRIEDBERG Erhard, [2004], *L'acteur et le système*, 1^{ère} édition 1977, Paris, Seuil.
- DAVALLON Jean, [2004], « Objet concret, objet scientifique, objet de recherche », *Hermès*, n°38, pp. 30-37.
- DELEUZE Gilles, [1986], *Cours à Vincennes. Le pli*, [En ligne] www.webdeleuze.com
- DELEUZE Gilles, [1988], *Le Pli - Leibniz et le baroque*, Paris, Ed. de Minuit, coll. « Critique ».
- DELOYE Yves & IHL Olivier, [2008], *L'acte de vote*, Paris, Presses de Sciences-Po.
- FOUCAULT Michel, [2001], *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard.
- GARFINKEL Harold, [2007], *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, [traduit de l'anglais (USA), 1967, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall].
- GLEESON Denis & ERBER Michael, [1976], « Meaning in context: Notes towards a critique of ethnomethodology », *The British Journal of Sociology*, vol. 27, n°4, pp. 474-483.
- GOLDTHROPE John, [1973], « A revolution in sociology? », *Sociology*, vol. 7, pp. 449-462.
- HILBERT Richard, [1990], « Ethnomethodology and the Micro-macro order », *American Sociological Review*, vol. 55, n°6, pp. 794-808.
- LATOUR Bruno, [1986], « Will the last person to leave the social studies of science please turn on the tape-recorder? », *Social Studies of Science*, n°16, pp. 541-548.
- LE MAREC Joëlle, [2002], *Ce que le « terrain » fait aux concepts : vers une théorie des composites*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Paris 7.
- LE MAREC Joëlle & BABOU Igor, [2003], « De l'étude des usages à une théorie des composites : objets, relations et normes en bibliothèque », in E. Souchier et al., *Lire, écrire, récrire : Objets signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, BPI, pp. 235-299.
- LYNCH Michael, [1985], *Art and Artifact in laboratory science: A study of shop work and shop talk in a research laboratory*, Londres, Routledge.
- LYNCH Michael, LIVINGSTON Eric & GARFINKEL Harold, [1983], « Temporal order in laboratory work », in K. Knorr-Cetina & M. Mulkay, *Science observed: Perspectives on the social study of science*, Beverly-Hills, Sage, pp. 205-238.

MONNOYER-SMITH Laurence, [2007], « Derrière l'urne, le citoyen : les rituels de vote sont-ils intangibles ? », in J.-J. Gabas et al. (dirs), *La démocratie à l'épreuve de la société numérique*, Paris, Editions Karthala.

MONNOYER-SMITH Laurence, [2008], « Pour une épistémologie complexe des SIC », *16^e Congrès de la SFSIC*.

ROBERT Pascal, [2005], *Logique politique des technologies de l'information et de la communication*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « L@byrinthes ».

SCHUTZ Alfred & LUCKMANN Thomas, [1973], *The Structures of the Life-World*, Evanston, Northwestern University Press.